



Arrêt

**n° 181 949 du 8 février 2017
dans l'affaire X / VII**

En cause : X

Ayant élu domicile : X

contre:

**l'Etat belge, représenté par le Secrétaire d'Etat à l'Asile et la Migration, chargé de la
Simplification administrative**

LE PRÉSIDENT F.F. DE LA VIIIÈME CHAMBRE,

Vu la requête introduite le 26 août 2016, par X, qui déclare être de nationalité brésilienne, tendant à la suspension et l'annulation de l'ordre de quitter le territoire, pris le 8 juillet 2016.

Vu le titre 1er bis, chapitre 2, section IV, sous-section 2, de la loi du 15 décembre 1980 sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers, ci-après la Loi.

Vu la note d'observations et le dossier administratif.

Vu l'ordonnance du 28 décembre 2016 convoquant les parties à l'audience du 25 janvier 2017.

Entendu, en son rapport, M. BUISSERET, juge au contentieux des étrangers.

Entendu, en leurs observations, Me A. CARUSO loco Me O. GRAVY, avocat, qui comparaît pour la partie requérante, et Me P. HUYBRECHTS loco Me F. MOTULSKY, avocat, qui comparaît pour la partie défenderesse.

APRES EN AVOIR DELIBERE, REND L'ARRET SUIVANT :

1. Faits pertinents de la cause.

1.1. La requérante a déclaré être arrivée sur le territoire en 2005.

Le 17 décembre 2009, elle a introduit une demande d'autorisation de séjour laquelle sera rejetée le 5 avril 2012.

Le même jour, un ordre de quitter le territoire avec décision de remise à la frontière et décision de privation de liberté à cette fin est prise à son égard.

Le 16 avril 2012, elle est rapatriée dans son pays d'origine.

Elle est revenue sur le territoire à une date que le dossier administratif ne permet pas de déterminer.

Le 30 novembre 2015, elle a introduit une demande de séjour fondée sur l'article 9bis de la Loi laquelle a fait l'objet d'une décision d'irrecevabilité le 5 janvier 2016.

Le 8 février 2016, elle a introduit une demande d'autorisation de séjour fondée sur l'article 9bis de la Loi laquelle a été déclarée irrecevable le 8 juillet 2016. Le recours introduit à l'encontre de cette décision a été rejeté par le Conseil par un arrêt n° 181 948 du 8 février 2017.

1.2. Le 8 juillet 2016, la partie défenderesse a pris à son égard un ordre de quitter le territoire. Cette décision, qui constitue l'acte attaqué, est motivée comme suit :

« MOTIF DE LA DECISION :

L'ordre de quitter le territoire est délivré en application de l'article suivant de la loi du 15 décembre 1980 sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers et sur la base des faits suivants:

o En vertu de l'article 7, alinéa 1^{er}, 2° de la loi du 15 décembre 1980, l'étranger demeure dans le Royaume au-delà du délai autorisé par le visa ou l'autorisation tenant lieu de visa apposée sur son passeport ou sur le titre de voyage en tenant lieu (art. 6, alinéa 1^{er} de la loi) : Rapatriée au Brésil en 2012, l'intéressée est revenue ultérieurement sur le territoire, autorisée durant une période maximale de 90 jours, exemptée d'un visa. Pas de cachet d'entrée ni de déclaration d'arrivée, de sorte que la dernière date d'entrée ne peut être valablement déterminée.»

2. Exposé du moyen d'annulation.

La partie défenderesse prend un moyen unique « de la violation de l'article 7 alinéa 1^{er} 2° de la loi du 15 décembre 1980 sur l'accès au territoire, le séjour, l'établissement et l'éloignement des étrangers, de la violation des articles 2 et 3 de la loi du 29 juillet 1991 relative à la motivation formelle des actes administratifs ainsi que de la violation du principe général de bonne administration et du principe général selon lequel l'autorité administrative est tenue de statuer en prenant connaissance de tous les éléments de la cause et de la violation de l'article 8 de la Convention Européenne de Sauvegarde des Droits de l'Homme et des Libertés Fondamentales ».

Elle estime que la décision entreprise n'est pas motivée valablement. Elle soutient qu'en procédant comme elle le fait, « la partie adverse a violé le principe de bonne administration ». Elle relève qu'il incombe « de prendre en considération la réalité de la situation de ma requérante avant de lui notifier, le cas échéant, un Ordre de Quitter le Territoire, ce qui n'a pas été réalisé en l'espèce ». Elle fait valoir à cet égard : « Qu'en effet, il ressort de l'exposé des faits que ma requérante avait introduit avec son compagnon une demande d'autorisation de séjour sur pied de l'article 9bis de la loi du 15 décembre 1980 en date du 8 février 2016 ; Que cette demande était justifiée par le fait que ma requérante et son compagnon étaient présents sur le territoire belge depuis 2005 ; Qu'ils exerçaient une activité professionnelle pour la société ACTIBEL à temps plein, ce qui leur permettait de subvenir à leurs besoins ; Qu'ils n'avaient jamais été une charge pour les pouvoirs publics belges ; »

Elle reproche à la partie défenderesse d'avoir notifié un ordre de quitter le territoire en même temps que la décision d'irrecevabilité de sa demande d'autorisation de séjour fondée sur l'article 9bis de la Loi.

Elle estime qu'il appartenait à la partie défenderesse de notifier d'abord la décision d'irrecevabilité précitée contre laquelle la requérante aurait l'opportunité d'introduire un recours et « d'attendre qu'une décision puisse intervenir avant de lui notifier le cas échéant un ordre de quitter le territoire, ce qui n'a pas été réalisé en l'espèce ». Elle reproche à la décision entreprise d'être muette quant aux démarches de régularisation que la requérante avait entamées sur le territoire belge. Elle soutient qu'en outre l'ordre de quitter le territoire notifié à la requérante « ne prend aucunement en considération la situation administrative de Monsieur étant exclusivement fondé sur l'article de la loi, soit l'article 7, alinéa 1^{er} 2° de la loi du 15 décembre 1980 ». Elle estime que la motivation de l'ordre de quitter le territoire est stéréotypée et « qu'il n'y a eu aucune individualisation de la situation de ma requérante ». Elle fait grief à la partie défenderesse de méconnaître le droit à la vie privée et familiale garanti à l'article 8 de la CEDH. Elle souligne que le compagnon de la requérante est présent sur le territoire belge. Elle se livre à un rappel théorique relatif à l'article 8 de la CEDH, rappelle qu'« une dérogation permise juridiquement est toujours possible pour autant qu'il y ait une mise en balance des droits et intérêts, les droits compris dans l'article 8 de la Convention Européenne des Droits de l'Homme devant peser lourd dans cette balance parce qu'ils s'inscrivent très haut dans la hiérarchie des normes, les compétences nationales pour s'écarter des droits protégés par la Convention doivent, pour ces raisons, être

interprétées de manière très restrictive », que « même si il y a une ingérence prévue légalement et que celle-ci répond aux buts énumérés à l'article 8, il faut en plus que celle-ci soit nécessaire dans une société démocratique et ne doit pas dépasser ce qui est strictement nécessaire ; Qu'afin de voir si une violation est nécessaire dans une société démocratique, la Cour Européenne des Droits de l'Homme a établi plusieurs principes afin d'examiner cette nécessité de manière objective, (telle que le principe d'un besoin social impérieux, le principe d'interprétation restrictive et le principe de proportionnalité ; Qu'en vertu du principe de proportionnalité, il y a lieu d'évaluer si il y a un rapport raisonnable entre l'atteinte au droit d'une part et le but légitime poursuivi d'autre part ; Qu'il importe en effet à l'autorité de démontrer qu'elle a eu le souci de ménager un juste équilibre entre le but visé et la gravité de l'atteinte au droit du requérant au respect de sa vie privée et familiale ; Qu'il a déjà été jugé qu'une mesure d'éloignement du territoire impliquant la rupture totale de la requérante avec son épouse et ses deux enfants, constituerait une mesure disproportionnée au but légitime recherché (Affaire Johnston v. Ireland (1986)) ; Qu'en ce sens, la décision rejetant la requête de mon requérant viole l'article 8 de la Convention Européenne des Droits de l'Homme ». Elle soutient qu' « il en est d'autant plus que, récemment, la Cour Européenne des Droits de l'Homme a introduit un nouveau critère, le critère de subsidiarité, selon lequel l'autorité doit tout mettre en oeuvre pour minimiser les violations des droits des citoyens en comparant les solutions et par la suite, en essayant d'atteindre ses buts par le moyen le moins onéreux au regard des droits de l'homme (HATTOM vs. UNITED KINGDOM, arrêt du 2 octobre 2001 ; PECK vs. UNITED KINGDOM, arrêt du 28 janvier 2003) », que « dès lors, conformément au principe de subsidiarité, l'autorité doit vérifier qu'il n'existe pas d'alternative afin d'éviter une atteinte au droit au respect de la vie familiale », qu' « en l'espèce, cette alternative est évidente puisqu'il suffit à ma requérante d'obtenir une régularisation de sa situation de séjour afin de pouvoir garantir son droit au respect de la vie privée et familiale tel que garanti par l'article 8 de la Convention Européenne des Droits de l'Homme ». Elle ajoute « qu'indéniablement, la partie adverse doit prendre en considération le fait que ma requérante mène une vie privée et familiale sur le territoire belge en vertu du principe de bonne administration ».

3. Discussion.

3.1.1. Sur le moyen unique, le Conseil rappelle qu'aux termes de l'article 7, alinéa 1er, de la Loi, le ministre ou son délégué « *peut donner à l'étranger, qui n'est ni autorisé ni admis à séjourner plus de trois mois ou à s'établir dans le Royaume, un ordre de quitter le territoire dans un délai déterminé ou doit délivrer dans les cas visés au 1°, 2°, 5°, 11° ou 12°, un ordre de quitter le territoire dans un délai déterminé :*

[...]

2° s'il demeure dans le Royaume dans le Royaume au-delà du délai fixé conformément à l'article 6, ou ne peut apporter la preuve que ce délai n'est pas dépassé ;

[...] ».

Un ordre de quitter le territoire délivré sur la base de l'article 7 de la loi du 15 décembre 1980, est une mesure de police par laquelle l'autorité administrative ne fait que constater une situation visée par cette disposition pour en tirer les conséquences de droit.

Le Conseil rappelle également que l'obligation de motivation formelle à laquelle est tenue l'autorité administrative doit permettre au destinataire de la décision de connaître les raisons sur lesquelles se fonde celle-ci, sans que l'autorité ne soit toutefois tenue d'explicitier les motifs de ces motifs. Il suffit, par conséquent, que la décision fasse apparaître de façon claire et non équivoque le raisonnement de son auteur afin de permettre au destinataire de la décision de comprendre les justifications de celle-ci et, le cas échéant, de pouvoir les contester dans le cadre d'un recours et, à la juridiction compétente, d'exercer son contrôle à ce sujet.

3.1.2. En l'espèce, le Conseil relève observe que la décision attaquée est, en ce sens, suffisamment motivée par la référence à l'article 7 de la loi du 15 décembre 1980, alinéa 1^{er}, 2° et par le constat que « *l'étranger demeure dans le Royaume au-delà du délai autorisé par le visa ou l'autorisation tenant lieu de visa apposée sur son passeport ou sur le titre de voyage en tenant lieu [...]* », motif qui est établi à la lecture du dossier administratif et qui n'est pas utilement contesté par la partie requérante.

En effet, celle-ci se borne à affirmer que l'ordre de quitter le territoire ne prend pas en considération la situation de la requérante, qu'il est totalement muet quant aux démarches de régularisation entamées sur le territoire belge, ou encore qu'il n'y a eu aucune individualisation de la situation de la requérante, alors qu'il ressort du dossier administratif que la partie défenderesse a déclaré la demande

d'autorisation de séjour introduite par la requérante et son compagnon irrecevable le même jour que celui de la prise de l'acte attaqué, qu'elle y a examiné les éléments invoqués par la partie requérante (durée de séjour, activité professionnelle, circonstance que la partie requérante ne constitue pas une charge pour les pouvoirs publics...), et que ces décisions ont été notifiées à la requérante le même jour. On ne voit pas sur quelle base et pour quels motifs, à défaut de plus amples développements sur ce point, la partie défenderesse aurait dû attendre l'issue du recours introduit à l'encontre de la décision déclarant irrecevable la demande d'autorisation de séjour de la partie requérante, la partie requérante admettant à l'audience que l'ordre de quitter le territoire attaqué en constitue l'accessoire.

Le Conseil relève également que la partie requérante se borne à alléguer que « la motivation de cet ordre de quitter le territoire est clairement stéréotypée », mais ne démontre nullement en quoi la motivation de l'acte attaqué serait « stéréotypée » ni que la partie défenderesse aurait violé une des dispositions visées aux moyens en prenant celui-ci.

3.2.1. S'agissant de la violation de l'article 8 de la CEDH, le Conseil rappelle que lorsqu'un risque de violation du droit au respect de la vie privée et/ou familiale est invoqué, il examine d'abord s'il existe une vie privée et/ou familiale au sens de la CEDH, avant d'examiner s'il y est porté atteinte par l'acte attaqué. Quant à l'appréciation de l'existence ou non d'une vie privée et/ou familiale, le Conseil doit se placer au moment où l'acte attaqué a été pris (cf. Cour EDH 13 février 2001, Ezzoudhi/France, § 25 ; Cour EDH 31 octobre 2002, Yildiz/Autriche, § 34 ; Cour EDH 15 juillet 2003, Mokrani/France, § 21).

L'article 8 de la CEDH ne définit pas la notion de 'vie familiale' ni la notion de 'vie privée'. Les deux notions sont des notions autonomes, qui doivent être interprétées indépendamment du droit national. La notion de 'vie privée' n'est pas définie par l'article 8 de la CEDH. La Cour EDH souligne que cette notion est un terme large et qu'il n'est pas possible ni nécessaire d'en donner une définition exhaustive (Cour EDH 16 décembre 1992, Niemietz/Allemagne, § 29). L'existence d'une vie familiale ou d'une vie privée, ou des deux, s'apprécie en fait.

Ensuite, le Conseil doit examiner s'il y a ingérence dans la vie familiale et/ou privée. A cet égard, il convient de vérifier si l'étranger a demandé l'admission pour la première fois ou s'il s'agit d'une décision mettant fin à un séjour acquis.

S'il s'agit d'une première admission, ce qui est le cas en l'espèce, la Cour EDH considère qu'il n'y a pas d'ingérence et il n'est pas procédé à un examen sur la base du deuxième paragraphe de l'article 8 de la CEDH. Dans ce cas, la Cour EDH considère néanmoins qu'il convient d'examiner si l'Etat est tenu à une obligation positive pour permettre de maintenir et de développer la vie privée et/ou familiale (Cour EDH 28 novembre 1996, Ahmut/Pays-Bas, § 63; Cour EDH 31 janvier 2006, Rodrigues Da Silva et Hoogkamer/Pays-Bas, § 38).

Cela s'effectue par une mise en balance des intérêts en présence. S'il ressort de cette mise en balance des intérêts que l'Etat est tenu par une telle obligation positive, il y a violation de l'article 8 de la CEDH (cf. Cour EDH 17 octobre 1986, Rees/Royaume-Uni, § 37).

En matière d'immigration, la Cour EDH a rappelé, à diverses occasions, que la CEDH ne garantissait, comme tel, aucun droit pour un étranger d'entrer ou de résider sur le territoire d'un Etat dont il n'est pas ressortissant (Cour EDH 15 juillet 2003, Mokrani/France, § 23 ; Cour EDH 26 mars 1992, Beldjoudi/France, § 74 ; Cour EDH 18 février 1991, Moustaquim/Belgique, § 43).

L'article 8 de la CEDH ne peut davantage s'interpréter comme comportant, pour un Etat, l'obligation générale de respecter le choix, par des étrangers, de leur pays de résidence commune et de permettre le regroupement familial sur le territoire de ce pays (Cour EDH 31 janvier 2006, Rodrigues Da Silva et Hoogkamer/Pays-Bas, § 39). En vertu d'un principe de droit international bien établi, il incombe en effet à l'Etat d'assurer l'ordre public, en particulier dans l'exercice de son droit de contrôler l'entrée et le séjour des non nationaux (Cour EDH 12 octobre 2006, Mubilanzila Mayeka et Kaniki Mitunga/Belgique, § 81 ; Cour EDH 18 février 1991, Moustaquim/Belgique, § 43 ; Cour EDH 28 mai 1985, Abdulaziz, Cabales et Balkandali/Royaume-Uni, § 67). L'Etat est dès lors habilité à fixer des conditions à cet effet.

Compte tenu du fait que les exigences de l'article 8 de la CEDH, tout comme celles des autres dispositions de la Convention, sont de l'ordre de la garantie et non du simple bon vouloir ou de l'arrangement pratique (Cour EDH 5 février 2002, Conka / Belgique, § 83), d'une part, et du fait que cet article prévaut sur les dispositions de la loi du 15 décembre 1980 (C.E. 22 décembre 2010, n° 210.029),

d'autre part, il revient à l'autorité administrative de se livrer, avant de prendre sa décision, à un examen aussi rigoureux que possible de la cause, en fonction des circonstances dont elle a ou devrait avoir connaissance.

Lorsque la partie requérante allègue une violation de l'article 8 de la CEDH, il lui appartient en premier lieu d'établir, de manière suffisamment précise compte tenu des circonstances de la cause, l'existence de la vie privée et familiale qu'elle invoque, ainsi que la manière dont la décision attaquée y a porté atteinte.

3.2.2. En l'espèce, à supposer la réalité de la vie familiale alléguée établie, étant donné qu'il n'est pas contesté que la décision attaquée ne met pas fin à un séjour acquis mais intervient dans le cadre d'une première admission, il n'y a, à ce stade de la procédure, pas d'ingérence dans la vie familiale du requérant. Il convient dès lors d'examiner si l'Etat a une obligation positive d'assurer le droit à la vie familiale de celui-ci. Afin de déterminer l'étendue des obligations qui découlent, pour l'Etat, de l'article 8, § 1er, de la CEDH, il convient de vérifier tout d'abord si des obstacles au développement ou à la poursuite d'une vie familiale normale et effective ailleurs que sur son territoire, sont invoqués. Si de tels obstacles à mener une vie familiale hors de son territoire ne peuvent être constatés, il n'y aura pas défaut de respect de la vie familiale au sens de l'article 8 de la CEDH.

En l'occurrence, le Conseil constate qu'aucun obstacle à la poursuite de la vie familiale ailleurs que sur le territoire belge n'est invoqué par la partie requérante.

De plus, s'agissant de la vie familiale de la requérante avec son compagnon, il convient de relever que le compagnon de la requérante fait également l'objet d'un ordre de quitter le territoire, de sorte qu'on n'aperçoit pas en quoi l'acte attaqué emporterait une violation de l'article 8 de la CEDH.

3.2.3. Partant, la violation alléguée de l'article 8 de la CEDH n'est nullement démontrée en l'espèce.

3.3. Il résulte de ce qui précède que le moyen n'est pas fondé.

4. Débats succincts

4.1. Les débats succincts suffisant à constater que la requête en annulation ne peut être accueillie, il convient d'appliquer l'article 36 de l'arrêté royal du 21 décembre 2006 fixant la procédure devant le Conseil du Contentieux des Etrangers.

4.2. La requête en annulation étant rejetée par le présent arrêt, il n'y a plus lieu de statuer sur la demande de suspension.

PAR CES MOTIFS, LE CONSEIL DU CONTENTIEUX DES ETRANGERS DECIDE :

Article unique.

La requête en suspension et annulation est rejetée.

Ainsi prononcé à Bruxelles, en audience publique, le huit février deux mille dix-sept par :

Mme M. BUISSERET,

Président f.f., juge au contentieux des étrangers,

Mme E. TREFOIS,

Greffier.

Le greffier,

Le président,

E. TREFOIS

M. BUISSERET